Les métamorphoses de la machine à coudre de la famille Pezzoni

Fabrice Grognet

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/hommesmigrations/320>

DOI : 10.4000/hommesmigrations.320

ISSN : 2262-3353

Éditeur

Musée national de l'histoire de l'immigration

Édition imprimée

Date de publication : 1 juillet 2009

Pagination : 126-130

ISSN : 1142-852X

Référence électronique

Fabrice Grognet, « Les métamorphoses de la machine à coudre de la famille Pezzoni », *Hommes & migrations* [En ligne], 1280 | 2009, mis en ligne le 29 mai 2013, consulté le 22 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/hommesmigrations/320> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/hommesmigrations.320>

Ce document a été généré automatiquement le 22 septembre 2020.

Tous droits réservés

Les métamorphoses de la machine à coudre de la famille Pezzoni

Fabrice Grognet

- 1 Au moment de l'ouverture au public de la Cité nationale de l'histoire de l'immigration, en octobre 2007, Albert Pezzoni est parmi les premiers visiteurs. Quelques jours après, il adresse au musée la proposition de don suivante :

“Je possède une machine à coudre Singer, avec son pied en fonte, datant des années vingt. Cette machine appartenait à ma mère, qui a immigré de sa Vénétie natale au début des années trente pour s'établir à Suresnes, où je demeure toujours. Cette machine représentait toute sa fortune, tous ses espoirs. J'imagine la difficulté pour elle de la faire venir, par train, de son petit village. Elle espérait sans doute, avec cette machine et ses quelques connaissances en couture, 'faire son trou' en France [...]. Cette machine n'est certainement pas un objet digne d'un musée, mais son histoire émouvante et emblématique de la vie des immigrés justifie certainement ma proposition.”

De Primolano à Suresnes : le voyage d'une couturière italienne et de sa machine

- 2 Antonia Giuseppa Zolet naît en 1898, à Primolano, petit village de quelques centaines d'habitants de la province de Vicenza (en Vénétie), situé à cinq kilomètres de la frontière autrichienne de l'époque.
- 3 Ses parents possèdent alors une *“maison ancestrale et un petit champ où ils cultivent de la vigne pour faire du vin pour leur propre consommation, du maïs et les légumes du potager. Mon grand-père, Antonio, avait aussi fait un temps du transport de marchandises – avec un cheval – dans sa région, et tenait un petit commerce d'articles d'écriture”*.
- 4 Mais au moment de la Première Guerre mondiale, la famille, ainsi que l'ensemble du village se situant dans la zone des combats, est évacuée à Benevento, près de Naples.
- 5 À l'issue des hostilités, la maison familiale de Primolano n'existe plus. Elle est rebâtie au début des années vingt, grâce aux aides étatiques de reconstruction, et un deuxième

étage lui est même ajouté. Antonio, le grand-père, réouvre alors sa boutique d'articles d'écriture :

“Je devrais plutôt parler de ‘vitrine’, tant cela devait être peu important. Je me souviens d’ailleurs avoir joué, enfant, avec les derniers pains de cire à cacheter.”

- 6 Bien que laïc, Antonio est aussi responsable du conseil de fabrique de sa paroisse, “ce qui lui donnait le privilège d’assister à la messe sur son banc dans le chœur de l’église. Il était très fier, lors des vacances d’été, de nous installer, mon frère et moi, à côté de lui sur ce banc. Il avait une certaine notoriété dans son village, voire de l’autorité. Il y a deux ans, en allant dans son village, j’ai appris qu’on l’appelait l’archivio vivente, la mémoire vivante. Tout ceci ne l’empêchait pas, avec ma grand-mère Maria, de mener une existence bien modeste”.

- 7 Parallèlement, Antonio s’occupe aussi de l’importation, dans le village et ses alentours, de machines à coudre Singer, qu’il associe à des cours de couture :

“Sur une photographie datant de 1927, on voit mon grand-père – debout devant les volets – et ma mère, sur la place avec les femmes de Primolano et du village voisin de Cismon. Ma mère figure dans ce groupe, devant le café, avec la machine qu’elle fera venir plus tard en France. Dans le fond, sur le mur, on distingue une photo du Duce. Je me souviens que mon grand-père m’avait dit avoir été contraint, sous le régime fasciste, de boire l’huile de ricin imposée par les nervis du Duce, simplement parce qu’il ne voulait pas adhérer au régime.”

- 8 C’est ainsi qu’Antonia apprend la couture et la broderie et qu’elle espère trouver de quoi gagner sa vie.
- 9 À la fin des années vingt, son frère cadet Giusto décide, quant à lui, de partir tenter sa chance en France. Giusto tardant à donner de ses nouvelles et les petits travaux de couture au village ne semblant pas une promesse d’avenir, Antonia décide alors de partir elle aussi à Suresnes rejoindre son frère, faisant venir par le train sa machine à coudre.

Quand deux Italiens se rencontrent à Suresnes

- 10 C’est à Suresnes qu’elle rencontre quelques années plus tard un autre immigré italien, Angelo Pezzoni : “Mon père venait d’un petit village de la province de Brescia en Lombardie. Enfant abandonné, il avait été recueilli par la famille Lorenzi qui avait trois filles : Maria, Adriana et Elsa. Famille pauvre, parents illettrés qui ne connaissaient pas même l’italien, seulement leur dialecte lombard, et ne possédaient rien, ni maison ni terre, seulement quelques chèvres et un potager – loué ou prêté – ainsi qu’une étable.
- 11 Je me souviens de ces braves gens que j’appelais ‘grands-parents’ lors de vacances passées chez eux dans les années quarante et cinquante. J’ai même appris plus tard que mon grand-père avait tenté d’émigrer vers les États-Unis, mais n’y était pas resté.
- 12 Mon père, quant à lui, à la suite de sa sœur aînée, Maria, avait décidé de tenter sa chance en France au début des années trente. Il avait obtenu un contrat de travail dans les mines de charbon à La Bassée, dans le Nord. Mais il ne s’y est pas plu. Il est alors venu en région parisienne, à Suresnes, près de sa sœur qui habitait à Neuilly. Il y a vécu tant bien que mal, en tant qu’ouvrier sans aucune qualification, traversant les années trente et leur cortège de chômage et d’incertitudes, travaillant même comme garçon de cabine à la piscine Molitor. C’est aussi à Suresnes qu’il a rencontré ma mère, et nous y sommes nés, mon frère Lucien et moi, lui en 1935, moi en 1938.

- 13 Mes parents ont donc vécu, bien pauvrement, du travail de mon père, lorsqu'il n'était pas au chômage. Ils ont traversé les années trente et quarante avec constamment la crainte de ne pas trouver d'emploi, la crainte que leur carte de séjour ne soit pas renouvelée, et en affrontant également l'antipathie de certains, pour ne pas dire plus, lorsque l'Italie n'était pas dans le bon camp pendant la guerre. Je me souviens de l'insulte 'sale macaroni' entendue dans la rue où nous habitions, et où je demeure toujours avec ma famille après y avoir fait construire une maison."

Les liens maintenus avec l'Italie

- 14 La vie d'Angelo et d'Antonia est ainsi passée, sans projet de retour en Italie¹, leurs enfants étant destinés à vivre en France :

"Ils envoyaient de temps à autre un peu d'argent à leurs familles, et nous allions presque tous les étés passer les vacances en Lombardie et en Vénétie.

Je me souviens qu'en juillet 1945, mon père, qui n'avait pas vu les siens ni son pays sans doute depuis qu'il avait immigré en France, avait projeté d'aller en Italie avec moi, alors âgé de sept ans. Difficultés administratives de l'époque, ignorance ou négligence de la part de mon père, je ne sais pas, mais toujours est-il que nous n'avions pas de passeports pour passer la frontière. Venant de Suresnes, nous sommes restés environ quinze jours à Nice, avant que mon père ne trouve le moyen de passer en Italie. D'après mon souvenir, ce voyage s'est déroulé de manière étrange. Mon père et moi, nous nous sommes joints à un groupe de civils, des hommes – pas de femmes ni d'enfants – transportés depuis Nice dans un convoi de camions militaires. Pour passer la frontière, on m'avait caché sous une banquette du camion. Puis nous sommes arrivés à Gênes, qu'avec mes yeux d'enfant je voyais en ruine et qui devait l'être en partie, où tout ce groupe d'humains en détresse s'est retrouvé dans un grand bâtiment majestueux – mairie ? casino ? grand hôtel ? Nous y avons passé la nuit sur des lits de fortune dans un vaste hall et, je m'en souviens bien, sous la garde de militaires en armes, bien que tout ce peuple me semblât libre de ses mouvements.

Ensuite, mon père et moi avons pris le train normalement jusqu'à notre destination. Qui étaient ces gens ? Probablement des Italiens. Des fascistes ayant fui quelques mois auparavant la République de Salò², ou bien des Italiens installés dans le sud de la France, trop ouvertement sympathisants du Duce ?"

- 15 Angelo et Antonia sont donc restés en France, "toujours avec la nationalité italienne, pratiquement aussi pauvres que quand ils étaient arrivés, mais avec l'espoir que leurs enfants vivraient mieux".

"Ma mère avait pensé améliorer notre situation en faisant venir de son village – j'imagine avec quelles difficultés – sa machine à coudre, pour tenter d'en vivre avec ses connaissances en couture. Mais cette machine n'a jamais rien cousu d'autre que nos vêtements d'enfants, à mon frère et à moi."

- 16 Objet d'importation destiné à la vente en Italie avec Antonio, source de revenus potentiels pour Antonia en France, support de mémoire incorporé au patrimoine national depuis le don d'Albert, cette machine à coudre et ses différents usages évoquent et condensent en définitive un large pan d'une histoire familiale qui s'écrit en continu. Avec ses filles, Claire et Anne, Albert revient en effet fréquemment en Italie. Pour la famille, pour le tourisme, voire pour le "tourisme généalogique" lorsqu'il décide de partir sur les traces de ses parents³. Les souvenirs s'échangent, avec Elsa, les cousins, et la mémoire familiale se transmet. Les vies d'Antonia et d'Angelo résonnent alors dans celles des générations suivantes. Elles le feront bientôt dans les vitrines du musée de la Porte Dorée, lorsque la machine à coudre de la famille Pezzoni accomplira sa dernière mue en date et deviendra pleinement objet de musée.

NOTES

1. Elsa, la tante italienne d'Albert, est venue quant à elle en France peu de temps après Angelo, puis est repartie fonder une famille dans son village natal, à la fin des années trente.
 2. Régime politique établi par Mussolini en avril 1943 et qui avait pour centre la ville de Salò, sur la rive occidentale du lac de Garde.
 3. L'ancienne maison de Primolano appartenant aujourd'hui à des cousins du côté maternel.
-

RÉSUMÉS

“Je ne voudrais pas donner l'impression d'un récit misérabiliste. C'était la vie de ma famille, sans doute bien banale parmi les immigrés de ces années-là. Pour mes parents, il s'agissait d'une émigration économique, ni mon père ni ma mère n'ayant d'espoir d'un avenir dans leurs villages respectifs. Pour étayer cette histoire, outre une machine à coudre, je n'ai pas grand-chose. Je n'ai pas de livret de famille, pas de contrat de travail, pas de courriers. Seulement quelques photographies et mes souvenirs.” Albert Pezzoni

AUTEUR

FABRICE GROGNET

Ethnologue, chargé de mission au Musée national de l'histoire et des cultures de l'immigration, CNHI